

Essai de sociologie narrative

Par Claire Salem



Copyright La Brique. (2014, 28 décembre). L'habitat et la Ville de Lille. Logement : *Fabriquer l'embourgeoisement*, 77. Consulté sur : <http://labrique.net/index.php/thematiques/droit-a-la-ville/109-l-habitat-et-la-ville-de-lille-la-fabrique-de-l-embourgeoisement>

- *Tu fais quoi dans la vie ?*
- *Une thèse en anthropologie.*
- *Ha, t'étudies des tribus ?*
- *Non, je travaille sur le quartier Simonin, dans le dix-huitième arrondissement.*
- *Je viens d'emménager juste à côté ! C'est vraiment trop cool le dix-huitième, ça donne l'impression de voyager. Tu connais le Compost ? C'est super stylé comme endroit, en plus la bouffe est bio, local, tout ça.*

L'imaginaire collectif semble encore marqué par la figure de l'anthropologue qui s'aventure dans des contrées lointaines afin d'étudier des « tribus ». Autant ce tropisme pour l'exotisme perdure chez certains d'entre nous, autant les terrains proches et urbains sont de plus en plus fréquents. C'est en tout cas le choix que j'ai fait pour ma thèse en anthropologie.

Depuis presque trois ans, je conduis un travail ethnographique dans un quartier du dix-huitième arrondissement de Paris. Je l'ai renommé Simonin. Situé à trente minutes à peine de mon domicile, j'y suis en quelques stations de métro. Bien que spatialement proche, il s'agit d'un quartier considéré comme « précaire », classé « prioritaire » par la politique de la Ville.

Selon les périodes, j'y passe une bonne partie de mes journées, aux côtés de professionnels de l'action sociale territorialisée, d'animateurs du tissu associatif local et d'habitants. Ces acteurs ont un rôle central dans ma recherche. C'est au travers de leurs expériences vécues que j'apprends à mieux comprendre le quartier Simonin.

Lors de mon temps libre, il m'arrive fréquemment d'échanger avec d'autres interlocuteurs qui découvrent depuis peu le dix-huitième arrondissement. A l'image de l'extrait repris en ouverture, ils me proposent leurs propres représentations de l'anthropologie et des alentours de Simonin. Leurs discours contrastent alors bien souvent avec ceux d'acteurs du quartier et plus généralement mon expérience subjective du terrain.

Dans cet essai de sociologie narrative, c'est à certains de ces décalages que je propose de m'intéresser, en commençant pour mon projet inabouti d'habiter sur mon terrain d'étude.

Le dix-huitième : un arrondissement « trop cool »

Désireuse de demeurer fidèle à la tradition ethnographique qui promeut la présence prolongée de l'anthropologue sur son terrain, je cherche d'abord à habiter le quartier Simonin. Il s'agit cependant d'un quartier d'habitat social où l'offre est saturée. Très vite, il me paraît aberrant de m'inscrire sur une longue liste d'attente, parmi des « candidats » qui n'ont pas la liberté de choisir là où ils habitent.

Je décide alors de prospecter aux alentours de Simonin, pensant que ma situation socio-économique me permettra d'accéder à du logement privé. Je déchanté rapidement. La demande est impressionnante. Je ne pensais pas que le dix-huitième arrondissement puisse être si prisé. Je m'attendais encore moins au profil de mes concurrents : jeunes cadres dynamiques à la peau blanche, ils ne se seraient jamais aventurés vers les marges de la ville il y a quelques années de ça.

J'abandonne le projet de vivre proche de mon terrain. Les mois qui suivent, lorsque je rencontre ce nouveau profil d'habitants, j'en apprend davantage sur les raisons de leur choix. Sur le modèle de l'extrait repris en ouverture, le dix-huitième arrondissement est décrit comme donnant « l'impression de voyager ». Face à des populations dites « précaires » et « issues de l'immigration », ces nouveaux habitants manifesteront une sorte de fascination pour le populaire et l'étranger. Ce pourrait-il, qu'à mon tour, je fasse un terrain « exotique » ? Ces remarques ne sont en tout cas pas sans rappeler les origines coloniales de ma discipline.

L'expression « trop cool » est également employée. Le dix-huitième arrondissement est dépeint telle une nouvelle tendance à la mode. Pourtant, les habitants que je rencontre au quotidien du côté de Simonin ont plutôt tendance à confier s'être attachés à leur

quartier, sans en cacher les difficultés, ni exclure le désir de le quitter un jour. Comment expliquer un tel décalage ? La description d'un des lieux phares fréquentés par les « nouveaux habitants » pourrait s'avérer éclairante.

Le Compost : un endroit « super stylé »

Comme je viens de le décrire, une nouvelle population aisée vient habiter aux alentours de Simonin. Ils semblent être les clients privilégiés du Compost, une enseigne ayant elle aussi fait récemment son apparition dans le dix-huitième arrondissement.

Le Compost est une large bâtisse devant laquelle je passe tous les jours pour rejoindre le quartier Simonin. Présenté comme « espace de vie écoresponsable », il s'agit avant tout d'un café-restaurant à but lucratif. Très fréquenté, un flux quasi continu de jeunes adultes à l'allure branchée y entrent comme chez eux. Entre les habitués vendeurs de cacahuètes et de maïs grillés, les (re)vendeurs de tickets de métro et de lunettes de soleil, leur présence détonne. Ce lieu et ses clients semblent avoir été parachutés dans le quartier. L'arrivée récente d'un vigile à l'entrée marque encore davantage la coupure avec les environs.

Dès mes premières semaines d'enquête sur le quartier Simonin, le Compost apparaît comme un sujet. Les acteurs locaux sont unanimes. Une salariée associative me relate l'absence totale d'effort de la part des riches propriétaires, qui n'auraient même pas daigné faire le tour des associations du quartier pour se présenter. Une éducatrice de rue m'évoque leur refus de prêter des salles gratuitement pour l'organisation d'événements, ou encore d'embaucher des jeunes du quartier. Lors de mes premières prises de contact avec des habitants de Simonin, je leur propose qu'on s'y retrouve pour prendre un café. Très vite, je comprends qu'ils n'ont pas l'habitude d'y aller. Une jeune habitante me décrit ce lieu comme « beaucoup trop cher », « pas pour les gens d'ici ». Une femme plus âgée me raconte avoir franchi la porte « pour voir » et ne pas s'être sentie « à sa place ». Toutefois, une petite poignée d'habitants reconnaît trouver cela agréable d'avoir un « nouveau lieu » dans le quartier, qui plus est, propre et joli.

Face à ces divers avis, je m'y rends pour la première fois par une journée d'hiver. C'est l'heure du déjeuner, il fait froid et pour une fois je déroge à mon habituel mais heureux taboulé sous-vide du supermarché.

L'endroit est spacieux, très lumineux. La décoration est colorée, les clients le sont beaucoup moins. Ici et là trônent des messages prônant le respect de l'environnement. L'expression « 3 R » (Réduire, Réutiliser, Recycler) est notamment tagguée sur une grande affiche.

Je commande à manger. Pour environ 14 euros, la formule midi comprend un plat, un dessert et un café filtre (à ne surtout pas confondre avec un café expresso, au risque de se faire fusiller du regard par le propriétaire des lieux). Tout est bio, local et je peux même choisir un plat végétarien. Une fois la commande passée, un petit boîtier m'est rendu. Il bippera pour m'avertir que c'est prêt. L'utilisation d'un objet si impersonnel et « high-tech » me surprend. En matière plastique, il contraste avec le message annoncé par l'enseigne (un « espace de vie écoresponsable »).

Cinq minutes plus tard, la machine sonne. La nourriture est présentée sur un plateau, cette fois aucun plastique n'est utilisé comme contenant. Je m'assois derrière une table en bois. Regardant autour de moi, je me sens mal à l'aise. Moi, jeune femme blanche

qui ne peut cacher ses origines privilégiées, je ressemble bien trop aux autres clients. Or, j'ai comme pris l'habitude d'être l'Autre, l'étrangère, lorsque je suis sur le terrain.

J'avale rapidement ma potée bio, assez pressée de quitter les lieux. Les plateaux repas se vident à côté des cuisines, les déchets sont scrupuleusement triés. Alors que je prends soin de ne pas me tromper entre les différentes poubelles, derrière les rangées de chauffe-plat, j'aperçois des hommes en train de faire la plonge. Elle était cachée là, la couleur, celle de la peau de ceux qui sont systématiquement relégués aux tâches les plus ingrates.

Juste avant de partir, j'emprunte les toilettes. Elles sont décorées de plantes vertes et d'un écriteau pour prévenir de vols potentiels. Très propres, il y a du papier, du savon et même un sèche main qui se présente comme « le Dyson de l'écologie ». Lorsque l'on fait un terrain sans véritable point de chute, de telles toilettes représentent une ressource appréciable. Pour les mois à venir, à la moindre envie pressante, je les emprunterai souvent « sans consommer », sous les regards réprobateurs de certains employés.

Je ne retournerai pas déjeuner au Compost. Pourtant, je continuerai à m'y rendre assez régulièrement, pour échanger tranquillement avec certains professionnels du quartier ou pour recopier mes notes de terrain. Tout cela en me réchauffant d'un café filtre (toujours pas expresso). Pourquoi persister à côtoyer un lieu qui me rend foncièrement mal à l'aise, tant il contraste avec mon expérience quotidienne du terrain ? Car je suis assurée de n'y croiser aucun habitant du quartier Simonin et de m'y retrouver, à mon tour, parachutée dans un autre monde social.

Claire Salem
Claire.Salem@ehess.fr